Document generated on 06/05/2025 11:41 p.m.

TicArtToc
Diversité/Arts/Réflexion(s)

« Postumi di sbornia » ou « Gueule de bois »

Narcissa Lestrange

Number 6, Spring 2016

« Clandestino » : créer en marge

URI: https://id.erudit.org/iderudit/86864ac

See table of contents

Publisher(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (print)
2371-4875 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Lestrange, N. (2016). « Postumi di sbornia » ou « Gueule de bois ». *TicArtToc*, (6), 4–4.

Tous droits réservés © Narcissa Lestrange, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La pensée de… Narcissa Lestrange

«Postumi di sbornia» ou «Gueule de bois»

Mesdames et messieurs, shhhhhhh, restons sages, le seul bruit admissible dans ce trou est ma pensée !

J'aimerais tant vous parler d'art, de création, d'émotions festives, de Paris et de la Lune, mais je n'en ai pas le goût aujourd'hui.

Parce qu'aujourd'hui, *meine damen und herren*, nous, les humains, tous les humains poilus et chauves confondus, sommes tombés dans le froid et infini cachot de la bêtise profonde.

Des bêtes féroces (qui nous ressemblent), habillées en noir (foncé, très foncé) ont pris d'assaut le *stage* de la Divina Commedia (à Paris, Beyrouth, Tripoli, Madrid ou Beijing) et se sont mis à tirer sur le public (nous, nos parents, nos enfants, nos maîtres et maîtresses).

On aurait pu se faire manger vivants tout crus que ça aurait fait moins mal.

Des fous de dieu (un dieu en minuscules, petit et méchant, qui semble détester la musique, la danse, le théâtre et toute parole autre que la sienne, dont ces fous seraient les gardiens), des fous de ce dieu disais-je, sont descendus de deux voitures noires (noir foncé comme de la chair de boudin) pour nous rappeler à coups de sang que la vie n'a pas de valeur (qu'elle ne vaut rien, *capisce*) et que la mort, elle, est chère (chérie, aimée, *fashtein*).

Plusieurs sont morts un verre dans la main droite, un sourire dans la bouche, sans voir ni savoir… D'autres ont eu le temps de voir et de comprendre, de jeter leur verre (en gaspillant des gouttes précieuses de nectar) et d'éteindre (à jamais jamais jamais) leur sourire.

Aujourd'hui je n'ai pas le goût de vous parler d'art, mais je vous dirai quand même ceci (je vous parle de ma voix la plus grave de femme de petite taille) : face à l'horreur et à la mort, à la tempête déchaînée de la haine et à la stupidité abyssale de cette *gang* de pauvres cons, plus que jamais, chantons, jouons, dansons, poémons, touchons-nous en dehors et en dedans, humains de toutes les couleurs et de toutes les saveurs, et luttons de tous nos coïts, de toutes nos pleines lunes, de toutes nos cuites, de toutes nos caresses connues ou anonymes, pour que le plaisir, la poésie, l'amour et le rire (la vie, enfin) règnent et illuminent notre (parfois) noir, petit et grand monde.

Il y a des jours comme ça, où la vie ne semble être que la marge mince et agitée de la mort.

Aujourd'hui, l'art, la vie, l'amour, les seins d'Aphrodite et les couilles du roi Salomon, le vin de Bordeaux et le saumon du Pacifique sont tous **CLANDESTINOS.**

Santé !